

KOUROUMA (Ahmadou)

EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES

Paris, Le Seuil, 1998, 357 pages.

UN FOIS N'EST PAS COUTUME, UN ROMAN EST, CE MOIS-CI, L'OBJET DU DÉBAT AUTOUR D'UN LIVRE. UN ROMAN QUI, DANS UNE ÉVOCATION RÉALISTE DU RÉGIME EYADÉMA, MET EN SCÈNE LES LITURGIES POLITIQUES DE L'ÉTAT POSTCOLONIAL ET DÉMONTRE AVEC PRÉCISION LES RESSORTS DU POUVOIR DICTATORIAL. TRENTE ANS APRÈS « LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES », AHMADOU KOUROUMA RENOUVE AVEC LA VEINE DE LA SATIRE POLITIQUE. SON DERNIÈRE LIVRE, « EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES », A CONNU UN IMMENSE SUCCÈS, COURONNÉ PAR LE PRIX DU LIVRE INTER 1999 DÉCERNÉ PAR LES AUDITEURS DE FRANCE INTER. INVITÉ LES 2 ET 3 JUILLET À BORDEAUX DANS LE CADRE DE LA SEMAINE HALL BLACK 99, IL A ACCEPTÉ DE DÉBATTRE DE SON OUVRAGE AVEC POLITIQUE AFRICAINE.

LE POINT DE VUE DE COMI M. TOULABOR

Le roman *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma est une saga politique de l'Afrique contemporaine qui met en scène le président togolais Étienne Gnassingbé Eyadéma à travers la figure du héros principal Koyaga, le président ivoirien Houphouët-Boigny affublé du surnom Tiékoroni, l'empereur Bokassa alias Bossouma, le président guinéen Sékou Touré incarné par Nkoutigui, le président zaïrois Mobutu sous les traits de l'Homme au totem léopard, sans oublier Maclélio, l'âme funeste de Koyaga, l'alter ego de Théodore Laclé, ancien ministre de l'Intérieur de Eyadéma... Pour n'en retenir que les personnages les plus marquants. Avec la complicité et la bénédiction de forces occultes ou divines, ceux-ci ont investi le pouvoir politique et s'y maintiennent par la violence, le sang et la terreur : pillages, tueries, sacrifices humains, mensonges hyperboliques, etc.

Pour Koyaga surtout, la politique est un véritable champ de bataille où la limite entre l'art de gouverner et l'art martial n'a pas de pertinence, les deux arts se confondant – d'autant que nous avons affaire ici à un ancien tirailleur des guerres d'Indochine et d'Algérie devenu chef d'État. Autrement dit, pour reprendre Max Weber, les méthodes martiales constituent pour Koyaga « un moyen normal du pouvoir ». Cette conception martiale de la politique parcourt pratiquement toutes les pages du roman où, comme à la guerre, le héros principal commet des atrocités monstrueuses avec une délectation voluptueuse, pendant que Tiékoroni, en vieux routier, prodigue avec jubilation les conseils les plus retors et machiavéliques à son hôte apprenti-dictateur. Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, le monde politique apparaît comme un milieu où priment la force brutale et l'absence de morale



normative. D'une façon générale, dans les romans d'Ahmadou Kourouma, le Mal triomphe toujours du Bien en politique. Bien qu'il faille bien se garder d'assimiler cet ouvrage à un essai ou à un traité d'analyse politique, il convient de souligner que son auteur y pose au moins deux questions étroitement liées : celle de l'assimilation de la politique à la guerre et celle de l'éthique en politique.

À la question de l'assimilation de l'ordre politique à l'ordre martial dans les États africains contemporains, et notamment dans la République du Golfe (le Togo), dont Koyaga est le président, les faits tels que Kourouma

« LE MONDE POLITIQUE APPARAÎT
COMME UN MILIEU OÙ PRIMENT
LA FORCE BRUTALE ET L'ABSENCE
DE MORALE NORMATIVE. »

les relate, où réel et fiction sont en (con)fusion quasi totale, semblent rendre justice au théoricien de la guerre Karl von Clausewitz. Lequel, dans son ouvrage *De la guerre*, écrit notamment : « Celui qui ne recule devant aucune effusion de sang prendra l'avantage sur son ennemi si celui-ci ne fait pas de même », ou « Dans une affaire aussi dangereuse que la guerre, les erreurs dues à la bonté de cœur sont précisément la pire des choses à éviter. [...] Tant que je n'ai pas abattu l'ennemi, je peux craindre qu'il ne m'abatte » ; et de conclure par cette phrase devenue proverbiale : « La guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens ¹. » Les personnages de Kourouma – à commencer par Koyaga – font leurs ces propositions que l'on retrouve formulées autrement dans leur bouche, surtout dans les conseils du vieux Tiékoronni à son jeune hôte, l'apprenti-dictateur Koyaga, qui les appliquera avec zèle. Ahmadou Kourouma, qui a vécu pendant dix ans au Togo, où sa fonction

l'a amené à côtoyer de près les dirigeants du pays, connaît bien les arcanes de la vie politique togolaise. Il y a vu comment la violence entretenait des relations d'intimité et des rationalités complexes avec le pouvoir ; une violence qui n'avait rien à voir avec celle, légitime et régulatrice, dont Max Weber revendiquait le monopole pour l'État. Au Togo, on a toujours nié l'existence de l'adversaire politique, perçu en ennemi et combattu avec des armes de guerre ². On le jette en prison, on le tue ou on le « suicide », on mutilé ou l'on dépèce atrocement son corps comme le faisaient naguère, lors des « guerres tribales », les Kabiyyè – que Kourouma appelle « les hommes nus » ou le « peuple paléonigritique » – dont Koyaga-Eyadéma est issu et dont il a instrumentalisé les pratiques anciennes à des fins de légitimation de pouvoir.

La seconde question que pose le roman de Kourouma est le problème de l'éthique en politique. Certes, il ne s'agit pas de verser dans un angélisme romantique et faire « comme si le *zoon politikon* était primordialement un être de non-violence animé par la bienveillance envers son prochain ³ ». Devenue une fin en soi, cette violence-là, débridée, a un nom plus approprié : la barbarie, ou la sauvagerie, qui participe plutôt à la destruction et à la disparition de l'État et de l'ordre politique qu'à leurs construction et consolidation. Pourtant, les cultures « tribales » kabiyyè recèlent des valeurs morales plus nobles et respectables, ainsi que Georges Keyewa l'a montré dans une étude récente consacrée à sa propre société ⁴. Les valeurs de tolérance, de liberté ou d'honnêteté, de maîtrise de soi ne correspondent pas du tout à l'économie du pouvoir « koyagaien », pour qui l'allégeance au vice et à la force brutale est considérée comme socialement valorisante et gratifiante. C'est à ce niveau que la violence koyagaienne, au-delà de sa modalité politique supposée et de la fascination qu'elle peut exercer, est une inversion des valeurs qui voit triompher le Mal.

Le système Koyaga compris ainsi dans le roman, quelle est la position de Korouma ? Celui-ci ne l'exprime pas de façon explicite, puisqu'il n'a aucune envie de donner de leçon à son lecteur. Son rôle est de l'amener à se déterminer par lui-même face à une machine dont l'écrivain présente les configurations et le mode de fonctionnement. En fait, Ahmadou Kourouma est fondamentalement un moraliste et un engagé politique, qui se dissimule derrière une écriture prodigieuse et incisive du réel auquel son art narratif de maître-conteneur donne une densité plus réelle encore. C'est aussi un humaniste convaincu qui croit aux valeurs de tolérance, de liberté, de justice, et qui est outré de voir voler en éclats dans l'Afrique politique contemporaine ce qui fonde l'humanité de l'homme. Depuis son premier roman, *Les Soleils des indépendances*, paru dans les années 60, son message est imperperturbablement le même : « Les dirigeants africains ne sont pas drôles. Regardez ce qu'ils font. Regardez-les se comporter. Ce sont des monstres abominables ! On ne peut pas et on ne doit pas suivre des individus qui ont perdu le sens des valeurs humaines. » Mais il n'appelle pas à la révolte ni à la révolution. Il laisse à chacun le libre choix de ses opinions et, éventuellement, de ses modes d'action. *En attendant le vote des bêtes sauvages* est un plaidoyer contre cette perte d'humanité où les bêtes sauvages peuvent voter à la place

des hommes. Déjà, en 1987, Louis Merlet montrait comment au Togo, dans sa politique de protection faunique, Eyadéma avait conféré aux animaux de ses réserves des droits qu'il refusait à ses concitoyens⁵. Protégés du pouvoir, ils constituaient une masse d'électeurs potentiels qui n'hésiteraient pas à voter comme un seul homme pour lui s'il leur avait accordé ce droit... La force de Kourouma dans son roman est d'avoir réussi un clonage presque parfait de la vie politique togolaise.

Comi M. Toulabor
CEAN-IEP Bordeaux

1. K. von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, éditions de Minuit, 1955. Raymond Aron reprendra plus tard la proposition en l'inversant : « La paix est la continuation de la guerre par d'autres moyens. »

2. C'est par exemple avec des engins de guerre comme des chars d'assaut, des automitrailleuses lourdes, des grenades pas toujours lacrymogènes, des hélicoptères, etc., que les forces de l'ordre répriment de simples manifestations à Lomé.

3. J. Leca, « La "rationalité" de la violence politique », in B. Dupret et al., *Le Phénomène de la violence politique : perspectives comparatives et paradigme égyptien*, Dossiers du CEDEJ, Le Caire, 1994.

4. G. Keyewa, *Vie, énergie spirituelle et moralité en pays kabiyè*, Paris, L'Harmattan, 1997. L'auteur est lui-même d'origine kabiyè.

5. L. Merlet, « Domaine réservé : la protection de la faune au Togo », *Politique africaine*, n° 27, septembre-octobre 1987, pp. 55-66.

LE POINT DE VUE DE KANGNI ALEMDJRODO

Au moment où la littérature africaine tend à confirmer sa sortie, amorcée dès les années 90, des ornières culturalistes et des thématiques rebattues, telle la critique des dictatures, Ahmadou Kourouma revient à la charge avec le portrait et la biographie à peine fictifs d'un

président-dictateur que le lecteur lambda un peu au fait de la vie politique africaine n'aura aucune difficulté à identifier clairement. Exercice à contretemps mais parfaitement réussi, même si, d'un point de vue strictement littéraire, l'auteur a considérablement « assagi



son style, bien moins "malinkisé" que celui des *Soleils des indépendances*, comme s'il ne fallait pas disperser l'attention, ni démultiplier les signes¹ » autour du modèle portraituré.

D'un point de vue sociologique, « tout est vrai » dans ce roman à l'ambiance délétère. L'auteur l'affirmait lui-même, à l'occasion de la remise du Prix du Livre Inter, à des journalistes un brin sceptiques. Et c'est cette vérité-là qui rend tragique, voire traumatisante, la lecture que le romancier ivoirien propose de la dictature togolaise, laquelle apparaît telle qu'elle s'est effectivement constituée depuis 1967 : une dictature aux moyens sans fins. On se prend à comparer le scepticisme des journalistes à celui des Togolais eux-mêmes, classe politique et citoyens ordinaires confondus, qui n'ont jamais voulu admettre la réalité du principe

« LES OBSERVATIONS,
TRÈS DISTANCIÉES, DU ROMANCIER
ÉCLAIRENT PARFOIS D'UNE LUMIÈRE
CRUE LA RÉALITÉ DE LA SCÈNE
POLITIQUE TOGOLAISE. »

selon lequel « tout est possible » au pays du général-président et ont longtemps relégué au statut de rumeurs les rares informations relatives aux atrocités du régime.

Kourouma le montre bien lorsqu'il aborde la description du phénomène dit des conférences nationales. Si, à l'exception de la conférence nationale béninoise, ces maladroites liturgies politiques de « sortie de crise » se sont toutes soldées par des échecs, la conférence nationale togolaise fut, à tous égards, un douloureux rendez-vous manqué : au lieu de subvertir l'État d'exception pour rétablir l'État de droit, en questionnant les procédures et dispositifs politiques qui ont mené le pays à la dérive, les « représentants » du peuple y ont passé le plus clair de leur temps à régler des comptes et à diaboliser leur dictateur, comme pour se rattraper d'avoir été longtemps sceptiques.

Les observations, très distancées, du romancier éclairent parfois d'une lumière crue la réalité de la scène politique togolaise et pourraient même provoquer l'agacement de certains de ses acteurs. À titre d'exemple, les réflexions sur le statut paradoxal des métis (pour la plupart des descendants d'affranchis afro-brésiliens) et l'apparente cristallisation de la vie politique entre eux et les paléos, ou hommes nus, depuis l'assassinat du métis Fricassa Santos (Sylvanus Olympio), premier président de la République.

D'un point de vue strictement politique, y aurait-il des leçons à tirer de ce roman pessimiste² sur la fin de l'une des dictatures les plus longues et les plus secrètes du continent ? Exercice délicat. Si, au plan de la fiction, Kourouma signale la possibilité d'une fin de règne du dictateur par la perte des attributs magiques de son pouvoir (le Coran de son marabout et la météorite de sa maman sorcière), une vision plus pragmatique de la politique voudrait qu'on cherchât ailleurs les moyens de sortir un pays de sa longue nuit. Et pourtant, à sonder la mentalité des hommes au pays de Koyaga, on peut se demander si la prégnance, paradoxale, de l'explication magico-religieuse ne l'emporte pas sur la recherche de solutions politiques et juridiques, tant la conviction que la « baraka » du dictateur relèverait de puissances occultes reste ancrée dans les esprits.

Kangni Alemjrodo
CELFA-Bordeaux-III

1. M. Borgomano, compte rendu de Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, in *Étude littéraires africaines*, n° 6, 1998, p. 62.

2. Et ce malgré la note d'espoir en forme de proverbe placée à la fin du roman : « La nuit dure longtemps, mais le jour finit par arriver. » On aura également reconnu dans cette citation la célèbre réplique, empruntée à Shakespeare, qui a rendu célèbre le discours prononcé par Sylvanus Olympio le 27 avril 1960 (proclamation de l'indépendance du Togo) : « Sentinelle, que dis-tu de la nuit ? Sire, la nuit est longue, mais le jour vient. »

LE POINT DE VUE DE SÉLOM K. GBANOU

Le dernier roman de Kourouma *En attendant le vote des bêtes sauvages* est une autre illustration du projet annoncé par *Les Soleils des indépendances* de fournir une chronique de l'état sauvage de la vie politique africaine. La frontière entre fictif et réel dans cette œuvre est mince. À la limite, le défilé des figures bien connues telles que Eyadéma, Mobutu, Houphouët-Boigny, Bokassa..., la prolifération des allusions à peine voilées à des contextes précis de la situation en Afrique usurpent le potentiel fictionnel d'une trame qui se lit comme une éphéméride de l'ascension du démobilisé d'Indochine, le sergent-chef Koyaga – référent textuel d'Étienne Eyadéma – à la tête de la République du Golfe, soutenu spirituellement par une mère sorcière et un marabout peu scrupuleux. En effet, le récit trouve son origine dans les événements de mythification et d'évhémérisme du sergent Étienne Eyadéma qui ont fait suite à l'accident d'avion du 24 janvier 1974, rapidement converti par les activistes du pouvoir, dont Théodore Laclé (Macléдио), en complot ourdi par les ennemis de la Révolution togolaise (ceux que les « animateurs de la Révolution togolaise » à la solde du régime désignaient sous le terme de « l'impérialisme international et ses valets locaux »). Eyadéma est sorti auréolé de ce prétendu attentat et, dès lors, on assiste à la mise en place d'un puissant outillage d'embrigadement de la conscience collective, au moyen des slogans rageurs des animateurs et des discours militants et propagandistes des ministres, tous affectés au rang de *fan-club* du Miraculé de Sarakawa.

Toute une littérature diithyrambique est créée autour du personnage d'Eyadéma¹ qui, imbu de cette aura légendaire, se laisse aller à un culte de *self-made-man*, comme Koyaga, ses

acolytes Tiékoroni et l'empereur Bossouma. Mais, à côté de cette déification, il a toujours circulé à Lomé, surtout à partir de 1984, des documents sur l'image réelle de Eyadéma, dont le contenu et le fonctionnement correspondent au rôle du répondeur dans le roman de Kourouma. Après *Le Togo du Sergent en général* de Andoch Nutépe Bonin (1984), le mensuel clandestin *Black* basé à Paris publie, dans sa parution du 15 mai et du 15 juin 1985, un article intitulé « Eyadéma : comment il a tué Sylvanus Olympio » s'inspirant des tracts sur ce qui s'appelaient à l'époque « la biographie non officielle d'Eyadéma ». Le lancement en fanfare de la biographie officielle de ce dernier bute donc constamment contre ces répliques démythifiantes. Kourouma s'inspire de cette dualité biographique pour écrire son roman où, tout en déclinant sa biographie alléchante, Koyaga est contraint de se plier à l'évidence par la présence massive d'un narrateur-relais : le répondeur Tiécoura, voix insoumise en conflit permanent avec la grandiloquence du mythe du

« COMME DANS SES PRÉCÉDENTS
ROMANS, LE ROMANCIER,
EN SE FAISANT L'HISTORIEN
DU QUOTIDIEN, FUSTIGE
SANS MÉNAGEMENT
LA BÂTARDE POLITIQUE. »

héros. Par ce recours à l'envers et à l'endroit de la typologie du chasseur-soldat-président Koyaga, Kourouma livre une écriture fascinante, qui aborde le macabre et les rumeurs avec désinvolture et humour. Comme dans ses précédents romans, le romancier, en se faisant l'historien du quotidien, fustige sans



ménagement la bâtardise politique où le pillage de l'économie nationale, le mensonge, la torture, les assassinats pour divergence d'opinions, l'usurpation des titres (le sergent-chef Koyaga se plébiscite général !) sont une banalité.

Cependant, d'aucuns pourraient reprocher à Kourouma ce penchant à toujours peindre systématiquement en noir le continent africain qui, au-delà de la grande parade des Koyaga, dictateurs et prédateurs sans épaisseur humaine, semble faire quelques pas vers le changement. De *Soleils des indépendances* à *En attendant le vote des bêtes sauvages*, les personnages de Kourouma n'ont rien de nouveau ni de novateur. Ce sont des figures archétypales de cynisme et de sadisme pulsionnels, qui cherchent de manière également obsessionnelle à se confondre avec la nation. Certes, certains sont un peu plus stylisés dans l'autocratie, comme Paul Biya, Omar Bongo, Blaise Campaoré, Lansana Conté, Konan Bédié, etc., mais d'autres se complaisent dans la fossilisation et le refus

« CEPENDANT, D'AUCUNS
POURRAIENT REPROCHER
À KOUROUMA CE PENCHANT
À TOUJOURS PEINDRE
SYSTÉMATIQUEMENT EN NOIR
LE CONTINENT AFRICAIN. »

d'évolution, à l'instar du Sage de Yamousokro Houphouët-Boigny, de Mobutu, de Eyadéma, etc., dont l'esprit rétrograde d'un dirigisme absolu fondé sur les prescriptions de devins et marabouts est pris à partie par Kourouma dans ses trois romans.

On pourrait aussi hasarder l'hypothèse que le projet littéraire de Kourouma d'écrire ainsi la réalité tropicale s'inscrit dans l'horizon d'attente de l'Europe, dont la stratégie est de minimiser la dictature sur son sol pour mieux

en faire un produit exotique, fortement commercialisable pour combler la curiosité de ses citoyens. En Allemagne, en Italie, en Russie... les pages sombres de l'histoire incarnée par Hitler, Mussolini ou Staline ne sont plus que de vieux souvenirs. L'Europe ne veut plus de ces Koyaga macabres sur son sol, comme vient de le montrer la grande mobilisation contre Milosevic. Et, pourtant, elle contribue au maintien du phénomène en Afrique, car il vaut mieux avoir le pire ailleurs que chez soi. Beaucoup d'écrivains africains se retrouvent du coup dans une situation fort incommode, dans la mesure où leurs livres, en dehors de tout le battage médiatique favorisé par les lieux de légitimation et de circulation circonscrits à l'Europe, restent lettre morte en Afrique même.

Kourouma sait à l'avance que son roman peut être interdit au Togo ou en Côte d'Ivoire, espaces référentiels de son écriture. La distance par rapport à l'histoire fait vivre Koyaga dans l'esprit du lecteur européen comme une agréable fiction. Tout se passe comme si, à chaque œuvre de cet écrivain, on découvrirait tout d'un coup l'existence, ou mieux la permanence en Afrique de cette race machiavélique de Koyaga dont la seule règle de gouvernance se limite aux pratiques magico-religieuses qui substituent à la Constitution la voix du devin-sorcier. La preuve, les exactions d'Eyadéma, devenues un secret de polichinelle, n'ont pas empêché le président français Jacques Chirac d'aller lui renouveler l'amitié de la France tout entière.

Bien que le roman de Kourouma ne soit qu'une simple fiction, il se limite malheureusement à ce rôle de délectation de l'esprit, et c'est ce qui rend problématique l'effort de l'écrivain africain de faire de son écriture un lieu où se cristallisent la quotidienneté de l'histoire et la détresse des victimes de l'arbitraire et de la cruauté humaine. Mais que l'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas, avec *En attendant le vote des bêtes sauvages*, d'une

écriture commerciale qui cherche à répondre à une attente des lecteurs européens – la littérature africaine, quoi qu'on dise, est une littérature décentrée dont le lieu de circulation par excellence reste malheureusement l'Europe. Après le rendez-vous manqué avec les indépendances des années 60, Kourouma veut confirmer l'impossibilité des Koyaga à s'adapter aux exigences de leurs peuples. Il veut nommer le mal et le dire dans sa crudité, dans une espèce de catharsis, plutôt que de le feindre par pudeur ou par subjectivité. Son roman est une épopée sinistre. L'univers intenable de la dictature s'épanche dans des allusions précises (Koyaga est né Tchaotchi, anagramme parfaite de Tchitchao, village configu à Pya où est né Eyadéma), des révélations traumatisantes (les horreurs dans les prisons et les assassinats) qui confirment la rumeur.

Ce n'est pas un hasard si Kourouma circonscrit son œuvre au Togo. D'abord, parce qu'après la mort d'Houphouët-Boigny, de Bokassa et de Mobutu, Eyadéma reste le dernier pôle de la démence politique qui donne l'exemple aux nouveaux dirigeants, exactement comme cela se passe dans le récit où le vieux Tiékroni initie le jeune Koyaga au cynisme politique. Ensuite, Kourouma est un grand connaisseur des arcanes politiques du Togo pour y avoir vécu une dizaine d'années. Enfin, l'écrivain présente sa manière à lui de combattre le silence institutionnalisé par une écriture hautement provocatrice qui dessaisit la dictature de ses prérogatives de monopole de la parole en lui annexant, dans un rituel de purification, une voix antithétique qui purge l'instinct apologétique de la masse soumise. Koyaga subit la parole de Tiécoura, dont le rôle de perversion enjoint les autres de repenser autrement leur statut de consommateurs passifs de mythes. Ce personnage de répondeur convoque constamment un retour

à l'essence dialectique individuelle et collective, qui autorise seule un autre rapport à l'idéologie dominante, et permet de cultiver ainsi la contradiction dans l'objectivité. Par cette récurrence des soleils des indépendances

« LE PROJET LITTÉRAIRE
DE KOUROUMA S'INSCRIT
DANS L'HORIZON D'ATTENTE
DE L'EUROPE, DONT LA STRATÉGIE
EST DE MINIMISER LA DICTATURE
SUR SON SOL POUR MIEUX
EN FAIRE UN PRODUIT EXOTIQUE. »

avec comme matière première la peinture des roitelets africains, le surgissement d'une trame rocambolesque au sein de laquelle trônent des machines à tuer, Kourouma réussit le pari de faire converger microcosme romanesque et macrocosme social. Mais pour combien de temps encore cette dure attente du vote des bêtes sauvages qui seul peut donner conscience à tous ces Koyaga ?

Séлом K. Gbanou
Université de Brème

1. Entre autres *Le Togo « en général »*, de Claude Feuillet (Paris, ABC, 1976) ; « *Si la maison de votre voisin brûle* » : *Eyadéma et la politique extérieure du Togo*, de Georges Ayache (Paris, ABC, 1983). Cette vaste campagne de déification de Eyadéma a abouti en 1980, sur le plan national, à la création du fameux Prix Eyadéma de la littérature décerné aux écrivains qui se sont montrés particulièrement acquis aux idéaux du parti unique et à la cause du soldat-rédempteur. Le prix, qui n'a connu que deux éditions, a consacré des textes comme *L'Aube nouvelle* (Agokla Mawuli, NEA 1982) ; *Opération marigot* (Koffi Gomez, NEA, 1982) ; *Le Soldat de la paix* (S. A. Zinsou, 1987), inspiré de l'article de Robert Taton « Le Soldat de la paix », *Europe Outre-Mer*, n° 667-668, août-sept., 1985, pp. 9-10).